



La présence de la femme dans l'œuvre de Leïla Slimani

Irati Fernández Erquicia¹

Recibido: 06/08/2018 / Aceptado: 08/10/2018

Résumé. Cet article souhaite aborder l'œuvre de Leïla Slimani à travers l'étude de la présence de la femme dans le travail littéraire de cette écrivaine franco-marocaine, pour ainsi étudier les thèmes qui sont en rapport avec l'identité féminine dans son œuvre.

Leïla Slimani manifeste un profond intérêt pour l'image de la femme et pour le rôle que celle-ci joue dans les différents domaines de la société actuelle. Que ce soit à travers la sexualité d'Adèle dans le roman *Dans le jardin de l'ogre* (2014), à travers le personnage de la mère et de la nounou dans *Chanson douce* (2016) ou dans les témoignages des femmes recueillis dans *Sexe et mensonges: la vie sexuelle au Maroc* (2017c), Slimani nous fait part de sa perspective sur la femme actuelle.

Dans cet article, nous étudierons des thèmes en rapport avec le genre et l'identité féminines comme la sexualité, la maternité, la famille, la violence, le pouvoir ou la religion, ce qui nous permettra de souligner l'importance de la construction de l'identité féminine dans la société contemporaine.

Mots clés: Leïla Slimani; littérature française contemporaine; femme; identité; le pouvoir de la littérature.

[es] La presencia de la mujer en la obra de Leïla Slimani

Resumen. Este artículo pretende realizar un acercamiento de la obra de Leïla Slimani, a través del estudio de la presencia de la mujer en el trabajo literario de esta escritora franco-marroquí, para así estudiar los temas relacionados con la identidad femenina en su obra.

Leïla Slimani manifiesta un profundo interés por la imagen de la mujer y por el papel que esta desempeña en distintas áreas de la sociedad actual. Ya sea a través de la sexualidad de Adèle en la novela *Dans le jardin de l'ogre* (2014), a través del personaje de la madre y de la niñera en *Chanson douce* (2016) o mediante los testimonios recogidos en *Sexe et mensonges: la vie sexuelle au Maroc* (2017c), Slimani nos muestra su perspectiva sobre la mujer actual.

En este artículo, estudiaremos temas relacionados con el género y la identidad femenina como la sexualidad, la maternidad, la familia, la violencia, el poder o la religión, lo que nos permitirá subrayar la importancia de la construcción de la identidad femenina en la sociedad contemporánea.

Palabras clave: Leïla Slimani; literatura francesa contemporánea; mujer; identidad; el poder de la literatura.

[en] The presence of women in Leïla Slimani's work

Abstract. This article aims to study the presence of women in Leïla Slimani's work, and to analyze the subjects that are related to women's identity in her work.

In her two first novels and in her latest testimony book, Leïla Slimani seems to be very interested in the image of women and in the role that they play in our society. The sex addiction of Adèle in *Dans le jardin de l'ogre* (2014), the image of the mother and the babysitter in *Chanson douce* (2016), and the testimony of women in *Sexe et mensonges: la vie sexuelle au Maroc* (2017c), show the point of view of Slimani about contemporary women in her work.

¹ Universidad del País Vasco, Euskal Herriko Unibertsitatea (UPV/EHU)
fernandezirati@gmail.com

This will study different subjects such as sexuality, maternity, family, violence, power and religion, emphasising the importance of the construction of women's identity in the contemporary society.

Keywords: Leïla Slimani; French contemporary literature; women; identity; the power of literature.

Sumario. Introduction. *Dans le jardin de l'ogre* (Slimani, 2014). *Chanson douce* (Slimani, 2016). *Sexe et mensonges: la vie sexuelle au Maroc* (Slimani, 2017c) et *Paroles d'honneur* (Slimani et Coryn, 2017d). Conclusions.

Cómo citar: Fernández Erquicia, I. (2019). « La présence de la femme dans l'œuvre de Leïla Slimani ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 34, Núm. 1: 173-189.

Introduction

L'étude de l'œuvre de Leïla Slimani constitue une occasion propice pour analyser et montrer le point de vue d'une écrivaine contemporaine sur le thème de l'identité féminine, ses implications sociales et ses représentations dans la fiction littéraire. D'ailleurs, cette occasion nous semble être particulièrement pertinente, tout d'abord, parce que Leïla Slimani elle-même est une femme et, en tant qu'écrivaine, non seulement elle aborde son travail d'écriture à partir d'une perspective féminine, mais, en plus, dans tous les romans et travaux littéraires qu'elle a publiés jusqu'à maintenant, même si elle peut encore être considérée comme une écrivaine en herbe, elle a déjà fait preuve de sa volonté d'explorer et de révéler la place que la femme occupe et le rôle qu'elle joue dans différents types de sociétés contemporaines. D'autre part, cette écrivaine franco-marocaine a profité de sa double nationalité pour étudier la situation et le rôle social des femmes dans deux pays et deux réalités différentes, ce qui lui a permis d'avoir et de transmettre une perspective plus universelle de l'image de la femme dans son œuvre.

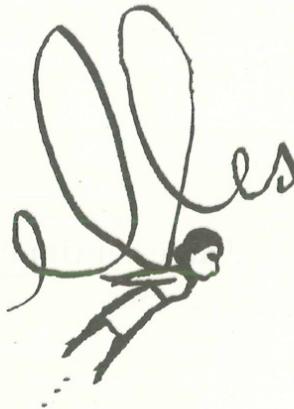
Née en 1981 à Rabat, Leïla Slimani habite actuellement à Paris. Elle a travaillé en tant que journaliste collaboratrice, surtout pour le journal *Jeune Afrique*. À Paris, à part son travail littéraire, elle accomplit également la fonction de Représentante pour la Francophonie du Gouvernement d'Emmanuel Macron depuis novembre 2017. Après la parution de son premier roman, *Dans le jardin de l'ogre* (2014), qui porte sur l'addiction au sexe d'Adèle, le personnage principal de ce roman, Slimani a remporté le Prix Goncourt en 2016 avec son deuxième roman, *Chanson douce* (2016), dans lequel elle raconte la terrible histoire de deux enfants assassinés par leur nounou. Son troisième travail, *Sexe et mensonges: la vie sexuelle au Maroc* (2017c), qui a été publié la même année en bande dessinée avec les textes de Slimani et les illustrations de Laetitia Coryn sous le titre *Paroles d'honneur* (2017d), recueille les témoignages de plusieurs femmes marocaines qui tentent de lutter contre ce que Slimani elle-même définit comme une société fondée sur l'hypocrisie.

Aussi bien dans ses romans que dans les témoignages recueillis dans son dernier travail, Leïla Slimani a manifesté un grand intérêt pour l'image de la femme et pour le rôle qu'elle joue dans différents domaines de la société actuelle. Que ce soit à travers la sexualité d'Adèle dans le roman *Dans le jardin de l'ogre* (2014), à travers les personnages de la mère et de la nounou dans *Chanson douce* (2016), ou à travers les témoignages de *Sexe et mensonges: la vie sexuelle au Maroc* (2017c), où elle aborde des sujets tels que la prostitution, la virginité, la pornographie, le mariage, l'homosexualité,

sexualité ou l'avortement, Leïla Slimani partage avec le lecteur sa perspective sur la femme actuelle.

En plus, à part ces trois principaux ouvrages, nous pouvons également mentionner d'autres textes écrits par Leïla Slimani, parce qu'ils contiennent aussi des réflexions et des allusions sur l'identité et le genre féminins. C'est le cas du texte publié en 2017 sous le titre *Simone Veil, mon héroïne* (Slimani, 2017b), accompagné des illustrations de Pascal Lemaître. Dans cet ouvrage, Slimani témoigne de l'admiration qu'elle éprouve depuis sa jeunesse pour la femme politique française Simone Veil. Il ne faut pas oublier que Simone Veil a joué un rôle décisif dans la politique française, surtout grâce au travail qu'elle a fait en faveur des droits des femmes, un travail qui se voit reflété dans la loi qui porte son nom, la loi Veil précisément, grâce à laquelle l'avortement a été dépénalisé en France depuis 1975. Donc, le fait que Slimani présente la figure de Simone Veil comme son héroïne est très représentatif, et nous montre qu'elle a toujours eu une inquiétude particulière vis-à-vis du rôle et de la place des femmes.

À la fin de ce texte sur Simone Veil, Slimani ajoute un recueil composé de citations de Veil elle-même sur des sujets divers, parmi lesquels il y a des allusions au sujet de la femme. En plus, aussi bien le texte de Slimani que les citations de Simone Veil sont accompagnées des illustrations de Pascal Lemaître qui, d'une manière très représentative, soulignent les revendications en faveur de la femme. Par exemple, dans l'image suivante, nous pouvons voir un jeu de mots entre « elles » et « ailes », qui évoque l'image de l'épanouissement de la femme :



Image²

Un autre exemple de ces textes autres de Slimani, c'est le recueil *Le diable est dans les détails* (Slimani, 2017a), qui recueille des textes écrits par Slimani pour l'hebdomadaire *Le 1*. Dans cet ensemble de textes, l'écrivaine évoque des sujets divers, dont celui de la radicalisation de certains musulmans, surtout vis-à-vis de la situation de la femme, une attitude réactionnaire que Slimani n'hésite pas à critiquer.

² Source: Slimani, L. & P. Lemaître (illustrations), (2017b) *Simone Veil, mon héroïne*. Paris, Éditions de l'aube.

Finalement, en 2018, dans un texte qui recueille un entretien réalisé par le journaliste Éric Fottorino avec Leïla Slimani, intitulé *Comment j'écris* (Slimani, 2018), Slimani explique sa manière de concevoir et d'aborder le travail littéraire à travers des réflexions sur le processus d'écriture, mais aussi en faisant des allusions au sujet de la femme et de son rôle dans le monde littéraire. Par exemple, dans un des extraits de cet entretien où Slimani fait le lien entre le sujet de la femme et la littérature, en faisant une réflexion sur le rapport existant entre l'identité féminine et la lecture, elle affirme que l'accès à la lecture permet à la femme d'être plus libre et plus forte, bref, plus épanouie :

Je suis persuadée, donc, que le lecteur est un citoyen plus fort, que la lectrice est une femme plus forte. Je crois que lire, pour les femmes du monde entier, c'est très important, parce qu'une femme qui lit, c'est une femme qui s'émancipe, c'est une femme qui s'affranchit, c'est une femme qui a droit à un moment de solitude. [...] Aujourd'hui encore, dans de nombreuses parties du monde, beaucoup de femmes n'ont simplement pas la possibilité d'être seules, de s'isoler et d'avoir un moment pour lire. Ces moments-là, nous construisent en tant que citoyens libres et nous permettent d'avoir une vision du monde affranchie du discours de l'autre, de la doxa, de l'opinion (Slimani, 2018 : 34-35).

Après avoir brièvement passé en revue les romans et d'autres textes publiés par Slimani, nous pouvons affirmer que ses réflexions sur l'identité féminine des écrivaines et leur rapport à la création littéraire sont très fréquentes. Tout d'abord, il faut dire que le fait qu'elle ait remporté le prix Goncourt représente déjà un événement remarquable car, dans l'histoire de ce prix littéraire, Slimani n'est que la douzième femme à l'avoir remporté. Le fait que dans l'histoire de ce célèbre prix littéraire il y ait eu aussi peu de femmes lauréates est très révélateur et, face à cette réalité, l'attitude de Leïla Slimani vis-à-vis de son identité et de son statut d'écrivaine et de son rapport à la création littéraire, est presque militante, ainsi qu'elle l'affirme dans son texte *Comment j'écris* (2018). Dans l'extrait qui suit par exemple, Slimani avoue que chaque fois qu'elle écrit, elle pense à toutes ces femmes qui, par le fait d'être des femmes, n'ont pas pu écrire, parce qu'elle est consciente que le rôle social attribué aux femmes est souvent très éloigné de cette condition de créatrice littéraire :

Quand j'écris, je pense toujours à toutes les femmes, mortes ou vivantes, qui n'ont pas pu écrire, qui n'ont pas pu créer, qui ont été empêchées d'écrire de par leur condition, de par le simple fait d'être des femmes. Et chaque fois que j'écris, que je parle, que je rencontre des lecteurs, je porte d'une certaine façon le deuil de toutes ces femmes. [...] dès que vous écrivez, dès que vous prenez la plume, dès que vous décidez d'être publiée, en tant que femme, par rapport au rôle social des femmes, c'est extrêmement subversif puisque vous acceptez de vous mettre à nu (Slimani, 2018 : 53-54).

Cette revendication du statut des femmes créatrices nous permet de situer la démarche de Leïla Slimani dans une longue tradition littéraire qui, depuis notamment la moitié du XX^e siècle et à l'aide de l'essor des mouvements féministes, tente

d'introduire des nouveaux modèles qui mettent en question les schémas traditionnels. Cette nouvelle perspective qui souhaite rompre avec la traditionnelle division homme/femme, est explorée par des sociologues comme Pierre Bourdieu qui, dans son œuvre *La domination masculine* (Bourdieu, 1998), critique la « création continue des structures objectives et subjectives de la domination masculine » (Bourdieu, 1998: 115). De même, les mouvements féministes ont soutenu cette démarche, ainsi que nous le constatons dans l'œuvre de la philosophe et historienne de la pensée féministe Geneviève Fraisse, qui, avec des travaux comme *La différence des sexes* (1996), *Le mélange des sexes* (2006), *La fabrique du féminisme* (2012) ou *La sexualité du monde* (2016), a contribué à la théorisation sur l'identité féminine et le chemin parcouru par le féminisme.

En nous rapprochant un peu plus de Leïla Slimani et de la littérature contemporaine, il faut dire que Slimani évoque souvent l'importance du travail de Simone de Beauvoir, une figure indispensable pour comprendre l'évolution de la représentation du rôle féminin. C'est ce que nous voyons dans ce passage de l'œuvre *Comment j'écris* (Slimani, 2018), où Slimani fait l'éloge du travail de Beauvoir et reconnaît l'importance qu'il a eu dans la revendication de la femme non seulement dans le contexte social, mais aussi en tant que créatrice :

Simone de Beauvoir a un très beau discours, aussi, sur la question de la création littéraire pour les femmes [...] Simone de Beauvoir disait : « Comment voulez-vous que les femmes aient du génie quand elles n'ont même pas la possibilité de produire des œuvres ? » Géniales ou non, de toute façon on ne le saura jamais puisqu'elles ne peuvent pas produire. C'est ce que disait Virginia Woolf, aussi. Pendant très longtemps, on a considéré que les femmes étaient là pour procréer. Les femmes, c'était l'immanence, la nature. Les femmes, elles sont là, les pieds bien ancrés sur terre, elles s'occupent du foyer, et l'homme est dans la transcendance. Lui est capable d'une création qui lui permet de se dépasser. C'est presque un demiurge, il peut devenir comme Dieu et créer une œuvre en soi. Les femmes, cela leur était absolument impossible. En plus, écrire, c'était se détourner du foyer, se détourner des enfants et se détourner aussi de l'espèce de pudeur, de discrétion qui était considérée comme intrinsèque aux femmes (Slimani, 2018 : 53-54).

Avec la parution de son œuvre *Le deuxième sexe* (Beauvoir, 1949), Simone de Beauvoir a contribué à transformer la perception sociale de la dichotomie homme/femme, tout en revendiquant que la littérature constitue un domaine particulièrement favorable à l'exploitation des nouvelles identités féminines : « Ce qui est certain, c'est que jusqu'ici les possibilités de la femme ont été étouffées et perdues pour l'humanité et qu'il est grand temps dans son intérêt et dans celui de tous qu'on lui laisse enfin courir toutes ses chances » (Beauvoir, 1986, vol. II : 641).

La littérature française contemporaine a également contribué à la revendication du statut des femmes écrivaines, à travers des figures comme celle d'Annie Ernaux qui, avec son écriture que certains qualifient d'auto-socio-biographique et dans laquelle, à travers des thèmes comme le mariage (*La femme gelée*, 1981), la mort de sa mère (*Une femme*, 1988), ou l'avortement (*L'évènement*, 2000), elle parvient à explorer l'épanouissement de la femme.

Une autre écrivaine contemporaine à citer, c'est Virginie Despentes, qui, avec des œuvres comme *Baise-moi* (1994), *Les jolies choses* (1998) ou *Apocalypse bébé* (2010), représente un féminisme plus radical, ainsi que nous pouvons le constater dans cet extrait de sa *King Kong théorie* (2006) :

Le féminisme est une révolution, pas un réaménagement des consignes marketing, pas une vague promotion de la fellation ou de l'échangisme, il n'est pas seulement question d'améliorer les salaires d'appoint. Le féminisme est une aventure collective, pour les femmes, pour les hommes et pour les autres. Une révolution, bien en marche. Une vision du monde, un choix. Il ne s'agit pas d'opposer les petits avantages des femmes aux petits acquis des hommes, mais bien de tout foutre en l'air (Despentes, 2006 : 145).

Après avoir fait une première approche de Leïla Slimani et des principaux travaux qui constituent son œuvre, dans les parties qui suivent, nous tenterons d'étudier ses trois principaux ouvrages, en suivant l'ordre de parution chronologique, pour ainsi analyser quelle est la place que Slimani fait à la femme et aux différents rôles qu'elle accomplit dans différents types de sociétés actuelles. Ceci nous permettra également de déterminer quelles ont été les contributions réalisées par cette écrivaine dans le domaine de la littérature française contemporaine, en faisant toujours le lien avec la présence et l'identité féminines.

Dans le jardin de l'ogre (Slimani, 2014)

C'est en 2014 que Leïla Slimani a publié son premier roman, *Dans le jardin de l'ogre*, qui raconte l'histoire de l'addiction au sexe du personnage d'Adèle. Un roman courageux d'après certains critiques, surtout si l'on considère qu'il s'agit de sa première œuvre de création littéraire. Nous pourrions affirmer que, dans ce roman, le thème central, c'est le corps d'Adèle et ses pulsions sexuelles insatiables, voilà pourquoi l'image de la femme et, surtout, le corps de la femme, sont très présents dans ce roman et constituent un intéressant point de départ pour notre étude.

Le rapport que le personnage d'Adèle entretient avec son corps est violent, nous pourrions même dire qu'elle méprise son corps, ce que Leïla Slimani met très souvent en relief lors du roman, surtout quand elle décrit les relations sexuelles d'Adèle. Souvent, les expériences sexuelles d'Adèle sont dures et humiliantes et, son addiction au sexe la pousse constamment à essayer d'assouvir des désirs qui demeurent pourtant toujours inassouvis. Adèle fait preuve d'une attitude autodestructive dans ce roman et, souvent, elle imagine comment les hommes envahissent et détruisent même son corps, comme si de cette manière elle pouvait chasser le chagrin, les manques et les peurs qui l'envahissent. De cette manière, à travers le personnage d'Adèle, Slimani prend le corps et la sexualité féminines pour objet d'étude dans ce premier roman et, elle le fait en se servant d'une dureté assez inhabituelle en littérature, et en évoquant le corps de la femme et sa place dans la société actuelle sans ambages, ainsi que nous le constatons dans l'extrait suivant :

Elle imagine que les hommes se succèdent, poussant leur verge à l'intérieur de son ventre, la tournant d'avant en arrière, jusqu'à déloger le chagrin, jusqu'à faire taire

la peur tapie au fond d'elle. Elle aimerait n'avoir rien à dire, s'offrir comme ces filles qu'elle a vues à Paris, leurs yeux de chameaux collés aux vitrines des bars à hôtesses. Elle voudrait que la salle entière boive sur elle, qu'ils crachent sur elle, qu'ils atteignent jusqu'à ses entrailles et qu'ils les arrachent, jusqu'à n'être plus rien qu'un lambeau de chair morte (Slimani, 2014 : 18-19).

D'autre part, dans ce roman qui présente le corps d'Adèle comme protagoniste, il y a également d'autres aspects qui évoquent le thème de la représentation de la femme et ses implications dans divers aspects du contexte contemporain. Par exemple, à travers le personnage d'Adèle, Slimani met en relief la soumission que les femmes subissent toujours vis-à-vis des hommes dans la société actuelle. Au début du roman, les multiples relations sexuelles qu'Adèle entreprend avec différents hommes, peuvent nous mener à avoir l'impression qu'il s'agit d'une femme épanouie et indépendante mais, au fur et à mesure que le roman avance, nous remarquons que ce qui semblait être de la liberté et de l'épanouissement, n'est en vérité que de la dépendance. Par exemple, dans l'extrait qui suit, nous pouvons lire les mots de la mère d'Adèle qui vante les exploits du mari de sa fille et le considère le seul et unique responsable du succès de la vie d'Adèle, ce qui augmente l'attitude de soumission et de dépendance d'Adèle vis-à-vis des hommes :

Je lui disais : Adèle, il faut que tu te prennes en main, si tu veux te comporter comme une princesse, trouve-toi un prince parce qu'ici on n'a pas les moyens de t'entretenir à vie. Avec ton père qui est malade et moi, moi, j'ai terminé toute ma vie, j'ai le droit aussi de profiter de mes belles années. Ne fais pas l'idiote comme moi, je lui disais à Adèle. Te marie pas avec le premier venu pour pleurer ensuite des larmes de sang. [...] Non, heureusement qu'elle a trouvé un homme comme vous. Vraiment, on en a de la chance (Slimani, 2014 : 92-93).

La relation d'Adèle avec les hommes est complètement dysfonctionnelle, notamment à cause de son addiction au sexe, mais pas seulement. Au cours du roman, nous pouvons identifier les traces de ce rapport de soumission envers les hommes dans différents domaines de la vie d'Adèle : son éducation, ainsi que nous pouvons le constater à travers les mots de sa mère que nous venons de citer, les attentes sociales que la société elle-même attribue aux femmes, etc. Adèle, de son côté, est parfaitement consciente de sa complète dépendance vis-à-vis des hommes et, tel qu'elle l'avoue à plusieurs reprises, elle considère que c'est précisément cette dépendance qui fait que sa vie ait du sens : « les hommes sont les uniques repères de son existence » (Slimani, 2014 : 35-36).

Nous devinons un autre indicateur de cette dépendance quand le mari d'Adèle découvre l'addiction au sexe de sa femme. À partir de ce moment-là, Adèle décide de remettre complètement sa vie entre les mains de son mari et, désormais, elle sera à sa disposition et sous ses ordres jusqu'à la fin du roman : « Je ferai ce que tu voudras » (Slimani, 2014 : 179-180). Avec cette attitude, Adèle nous fait voir que d'après elle, la seule manière de guérir ou de contrôler son addiction, c'est de se soumettre au contrôle total de son mari, comme si lui seul pouvait la sauver. En conséquence, la relation entre Adèle et son mari devient de plus en plus déséquilibrée : Adèle décide de quitter Paris et elle se montre prête à déménager avec son mari dans une maison

solitaire dans la campagne. Elle quitte son travail, ses amis, bref sa vie en ville et accepte de vivre complètement isolée du monde dans une vie totalement contrôlée par son mari. En plus, cette relation déséquilibrée entre Adèle et son mari provoquera des crises de jalousie terribles en lui et, Adèle sera prête à accepter la jalousie et le contrôle de son mari :

Quand ils se sont installés, il la surveillait tout le temps. Il ne pouvait pas s'en empêcher. Il l'a même prise en filature, comme une délinquante. Il l'appelait plusieurs fois par jour sur le téléphone de la maison. Il quittait parfois la clinique sur un coup de tête et revenait, entre deux consultations, pour la trouver là, assise dans son fauteuil bleu, les yeux rivés sur le jardin.

Il lui est arrivé de se montrer cruel. Il a profité de son pouvoir sur elle pour la rabaisser (Slimani, 2014 : 189).

Mais, en rapport avec les différents sujets qui évoquent la présence et le rôle de la femme, il nous faut également parler de la maternité. Adèle est mère d'un enfant appelé Lucien, et les sentiments que la maternité provoque en elle sont assez négatifs et confus. Elle voit son fils comme une lourde charge et, il semblerait que la seule raison qui l'ait poussée à avoir un enfant, c'est la quête de cette sorte de protection sociale que la maternité confère aux femmes dans la société actuelle. D'après les mots d'Adèle elle-même, il paraît que le fait d'être épouse et mère lui a permis d'avoir une sensation de protection et de prestige social qu'elle n'aurait pas eu autrement, ce qui la soulage un peu de la terrible anxiété que son addiction lui provoque :

Adèle a fait un enfant pour la même raison qu'elle s'est mariée. Pour appartenir au monde et se protéger de toute différence avec les autres. En devenant épouse et mère, elle s'est nimbée d'une aura de respectabilité que personne ne peut lui enlever. [...] Elle avait fait cet enfant ou, plutôt, cet enfant lui avait été fait sans qu'elle y oppose de résistance, dans l'espoir fou que cela lui serait bénéfique (Slimani, 2014 : 39-41).

Un autre élément en rapport avec l'identité féminine dans ce roman, c'est la récurrente évocation du rôle joué par les femmes dans la famille et dans la société. Au début, les multiples relations sexuelles d'Adèle peuvent nous mener à penser que le personnage d'Adèle rompt d'une certaine manière avec les contraintes que la société actuelle projette sur l'identité et le comportement féminin établis mais, en réalité, c'est tout le contraire. Adèle n'entreprend pas tous ces rapports sexuels pour rompre avec ce qu'une femme est censée faire d'après les exigences de son rôle établi et traditionnel, c'est-à-dire ce n'est pas du tout un acte de transgression, mais plutôt une attitude provoquée par son addiction, qui pousse Adèle à accepter et à reproduire des comportements qui sont blessants et humiliants pour elle et, par conséquent, pour sa condition de femme.

Donc, après avoir étudié tous les exemples que nous venons de citer, nous pouvons affirmer que, dans son premier roman, Leïla Slimani a déjà montré une sensibilité particulière vis-à-vis de la femme : d'une part, la protagoniste est une femme apparemment épanouie et qui, dans un premier abord, semble faire ce qu'elle veut de son corps, un corps qui, d'ailleurs, constitue le noyau central de l'histoire. Mais, en réalité,

ce prétendu épanouissement n'est que le masque qui cache le véritable rapport de soumission et d'assouvissement d'Adèle vis-à-vis du genre masculin. De cette manière, Slimani est parvenue à explorer le corps de la femme – et pas n'importe quelle femme, mais une femme qui est atteinte d'une addiction au sexe – à partir d'une perspective qui présente ce corps féminin sans ambages. D'autre part, hormis le côté physique du corps féminin, Slimani évoque souvent des sujets en rapport avec l'identité féminine, comme la maternité, la soumission envers l'homme ou les comportements et les rôles que la femme est censée remplir d'après les attentes sociales établies.

***Chanson douce* (Slimani, 2016)**

En 2016, Leïla Slimani a publié son deuxième roman, *Chanson douce*, avec lequel elle a remporté le prix Goncourt. Dans ce roman, Slimani raconte l'histoire d'une nounou qui tue les deux enfants d'une famille bourgeoise de Paris. Après la naissance du deuxième enfant, Myriam et Paul décident d'embaucher une nounou pour qu'elle s'occupe de leurs deux enfants, Mila et Adam, pendant que les parents sont au travail. Après avoir fait le choix, ils décident d'embaucher Louise, convaincus qu'il s'agit de la nounou parfaite. Au début, le travail de Louise est irréprochable, et petit à petit son aide devient indispensable pour Myriam et Paul. Mais, au fur et à mesure que le roman avance, la présence et l'intervention de Louise dans la vie de cette famille devient envahissante, jusqu'à ce que leur relation commence à se dégrader. Leïla Slimani décrit avec maîtrise les différentes situations de la vie quotidienne et, d'une manière subtile, elle transmet au lecteur cette présence abusive et ce comportement gênant de la nounou jusqu'à la dernière scène tragique.

Inspirée d'un fait-divers qui a eu lieu aux États-Unis, dans ce deuxième roman aussi, nous remarquons la particulière sensibilité de Slimani vis-à-vis de la femme, à travers différents personnages et thèmes. Myriam et Louise, c'est-à-dire la mère et la nounou, sont les principales représentantes de la figure féminine dans ce roman, même si elles ne sont pas les seules. Pour ce qui est des sujets traités, il faut dire que la maternité est probablement le sujet principal mais, il en existe d'autres comme la dépendance des femmes vis-à-vis des hommes ou le rôle des femmes dans la société. La journaliste Suzanne Gervais, dans un article intitulé « La venimeuse *Chanson douce* de Leïla Slimani » (Gervais, 2016), présente ainsi le roman de Slimani :

Chanson douce est une réflexion sur la violence de la pression pesant sur ces mères qui souhaitent s'épanouir ailleurs qu'au foyer. Myriam a d'abord des réticences à confier ce qu'elle a de plus précieux à une inconnue. Mais elle se sent enfermée dans un rôle de mère au foyer qu'elle déteste. Aigrie, elle se sent mourir dans « ce bonheur simple, muet, carcéral » et décide de reprendre sa carrière d'avocate. La place des nounous est également sondée. Ces femmes endossent le rôle de mère, mais demeurent des étrangères : l'intimité sans la familiarité (Gervais, 2016 : 93-94).

En ce qui concerne la maternité, dans le cas de Myriam, nous apprenons qu'elle est tombée enceinte avant de terminer ses études et, aussitôt le bébé né, elle renonce au travail en dehors du foyer et décide de rester à la maison pour se consacrer

crer à la garde de son enfant. Dans le cas de son deuxième enfant, Myriam avoue dans le roman qu'il représente pour elle une excuse pour continuer de vivre dans cette ambiance douce de la vie au foyer. Néanmoins, cette vie qu'elle considérait facile et tranquille au début, devient très vite lourde et même honteuse pour Myriam. Quand elle se rend compte que sa vie se limite à la vie au foyer et à la garde des enfants, le monde des adultes et le monde du travail commencent à lui manquer. Cependant, elle n'ose avouer son désir de reprendre le travail ni à son mari ni à son entourage, comme si ceci voulait dire qu'elle avait échoué dans son rôle de mère au foyer. Cette sensation de honte et d'échec pousse Myriam à s'isoler de son entourage, surtout pour éviter d'être jugée, ainsi que nous pouvons le constater dans l'extrait qui suit :

Pendant des mois, elle a fait semblant de supporter la situation. Même à Paul elle n'a pas su dire à quel point elle avait honte. À quel point elle se sentait mourir de n'avoir rien d'autre à raconter que les pitreries des enfants et les conversations entre inconnus qu'elle épiait au supermarché. Elle s'est mise à refuser toutes les invitations à dîner, à ne plus répondre aux appels de ses amis. Elle se méfiait surtout des femmes, qui pouvaient se montrer si cruelles. Elle avait envie d'étrangler celles qui faisaient semblant de l'admirer ou, pire, de l'envier. Elle ne pouvait plus supporter de les écouter se plaindre de leur travail, de ne pas assez voir leurs enfants. Plus que tout, elle craignait les inconnus. Ceux qui demandaient innocemment ce qu'elle faisait comme métier et qui se détournaient à l'évocation d'une vie au foyer (Slimani, 2016 : 20-21).

Finalement, Myriam réunit le courage nécessaire pour parler à son mari et elle lui avoue son désir de reprendre le travail. Lors de cette conversation, Myriam découvre une réaction de son mari à laquelle elle ne s'attendait pas, parce qu'il méprise l'envie de sa femme de s'épanouir et de récupérer son activité d'avocate : « Mais enfin, si tu penses que ça peut t'épanouir... » (Slimani, 2016 : 24).

Quand elle reprend le travail, Myriam témoigne du sentiment de culpabilité de beaucoup de mères et elle l'exprime souvent tout au long du roman. Elle croit qu'elle passe trop peu de temps avec ses enfants et, à part son propre sentiment de culpabilité, elle doit supporter celui que son entourage lui inflige, comme c'est le cas des proches de sa belle-mère ou de ses collègues du travail :

Elle essaie de ne pas penser à ses enfants, de ne pas laisser la culpabilité la ronger. Parfois, elle en vient à imaginer qu'ils se sont tous ligués contre elle. Sa belle-mère tente de la persuader que « si Mila est si souvent malade c'est parce qu'elle se sent seule ». Ses collègues ne lui proposent jamais de les accompagner boire un verre après le travail et s'étonnent des nuits qu'elle passe au bureau. « Mais tu n'as pas des enfants, toi ? » (Slimani, 2016 : 42).

En rapport avec le sujet de la maternité, Slimani redonne de l'importance au corps féminin dans ce roman mais, dans ce cas-là, elle nous montre le corps d'une femme qui vient d'être mère, rendant ainsi visible une partie du corps et de l'identité féminine qui a très peu de présence en littérature normalement :

Elle a beau aimer Paul, le corps de son mari est comme lesté de souvenirs. Lorsqu'il la pénètre, c'est dans son ventre de mère qu'il entre, son ventre lourd, où le sperme de Paul s'est si souvent logé. Son ventre de replis et de vagues, où ils ont bâti leur maison, où ont fleuri tant de soucis et tant de joies. Paul a massé ses jambes gonflées et violettes. Il a vu le sang s'étaler sur les draps. Paul lui a tenu les cheveux et le front pendant qu'elle vomissait, accroupie. Il l'a entendue hurler. Il a épongé son visage couvert d'angiomes tandis qu'elle poussait. Il a extrait d'elle ses enfants (Slimani, 2016 : 44).

Néanmoins, le personnage de Myriam ne constitue pas le seul modèle de la figure et des représentations féminines et, surtout, de la maternité dans ce roman. La nounou Louise a elle aussi une fille, Stéphanie, qu'elle a eue très jeune, d'une grossesse non désirée. Donc, à travers l'expérience de Louise, Slimani nous fait part d'un autre type de maternité et, en plus, il s'agit d'un modèle de maternité qui s'éloigne beaucoup de ce que la société actuelle accepte et approuve comme maternité, et qui diverge beaucoup de l'image de mère modèle parfaite qu'elle véhicule souvent.

Pour ce qui est de la nounou, nous ferons allusion à un article écrit par la sociologue Alizée Delpierre, sous le titre « Disparaître pour servir : les nounous ont-elles un corps ? » (Delpierre, 2017), parce que, dans cet article, Delpierre parle de la disparition du corps des nounous, une idée qui nous a semblé très intéressante dans cette étude qui prend la présence de la femme dans l'œuvre de Slimani pour objet d'étude. Nous avons déjà vu, aussi bien dans son premier roman que dans ce deuxième, que Slimani accorde une place privilégiée au corps de la femme. C'est pourquoi, lorsque Slimani élimine ou laisse de côté le corps de la nounou dans cette histoire, elle nous fait penser aux propos de la sociologue Delpierre, à savoir que les nounous représentent une autre catégorie féminine, comme si elles n'avaient pas de corps et, par conséquent, pas de désir non plus :

Cette question de l'invisibilité de la nounou revient sans cesse au cours du roman, et correspond à une réalité sociologique déjà bien renseignée. La nounou doit être présente mais ne doit pas prendre de place : elle est un corps étranger à la famille, sans chair ni sexualité. [...] La nounou n'a pas de corps pour ses employeurs, alors même qu'elle a un rapport maternel et charnel aux enfants qu'elle garde, suscitant parfois la jalousie de la mère. L'auteure pointe ici une dimension centrale du travail domestique, dans lequel le corps des employés, bien que nécessaire à l'ouvrage, doit s'effacer (Delpierre, 2017 : 267-268).

Il y a un passage dans le roman qui fait allusion au corps de Louise, c'est quand Paul apprend à la nounou à nager en vacances. Voici le seul extrait dans tout le roman qui cite explicitement le corps de Louise et, ainsi que Paul lui-même l'avoue lors de cet extrait, ce n'est qu'alors qu'il remarque que cette nounou qui travaille pour lui tous les jours est une femme, et qu'elle a donc un corps de femme :

Au début, il est gêné de toucher la peau de Louise. Quand il lui apprend à faire la planche, il pose une main sous sa nuque et sous ses fesses. Une pensée idiote, fugace, lui vient et il rit intérieurement: « Louise a des fesses ». Louise a un corps qui

tremble sous les mains de Paul. Un corps qu'il n'avait ni vu ni même soupçonné, lui qui rangeait Louise dans le monde des enfants ou dans celui des employés. Lui, qui, sans doute, ne la voyait pas (Slimani, 2016 : 75).

Au début du roman, le lecteur connaît très peu de détails sur la vie de Louise, la nounou. Mais, petit à petit, Slimani dévoile de petits épisodes de son passé, des extraits que l'écrivaine utilise également pour introduire d'autres figures féminines dans le roman. Par exemple, Slimani consacre la fin d'un des chapitres de son roman à décrire le groupe de nounous (toutes femmes), mères et grand-mères qui gardent les enfants dans le parc, comme si cet espace était réservé aux femmes, ce qui nous permet de constater que Slimani pose souvent le regard sur ces espaces de la société actuelle qui semblent avoir un rapport particulièrement important aux femmes :

Autour du toboggan glacé, il y a les nounous et leur armée d'enfants. [...] Ils piaffent à l'idée d'échapper à la surveillance des femmes qui les rattrapent d'une main sûre ou brutale, douce ou excédée. Des femmes en boubous dans l'hiver glacial. Il y a les mères aussi, les mères au regard vague. Celles qu'un accouchement récent retient à la lisière du monde et qui, sur ce banc, sent le poids de son ventre encore flasque. Elle porte son corps de douleur et de sécrétions, son corps qui sent le lait aigre et le sang. Cette chair qu'elle traîne et à qui elle n'offre ni soin ni repos. Il y a les mères souriantes, radieuses, les mères si rares, que tous les enfants couvrent des yeux. Celles qui n'ont pas dit au revoir ce matin, qui ne les ont pas laissés dans les bras d'une autre. Celles qu'un jour de congé exceptionnel a poussées là et qui profitent avec un enthousiasme étrange de cette banale journée d'hiver au parc. Les hommes, il y en a, mais plus près des bancs du square, plus près du bac à sable, plus près des bambins, les femmes forment un mur compact, une défense infranchissable. On se méfie des hommes qui errent, de ceux qui s'intéressent à ce monde de bonnes femmes. On chasse ceux qui sourient aux enfants, qui regardent leurs joues replètes et leurs petites jambes. Les grands-mères le déplorent : « Avec tous les pédophiles qu'il y a aujourd'hui. De mon temps, ça n'existait pas » (Slimani, 2016 : 113-114).

Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc (Slimani, 2017c) et Paroles d'honneur (Slimani et Coryn, 2017d)

Le dernier ouvrage publié par Leïla Slimani date de 2017 et s'intitule *Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc*, qui a été également publié en bande dessinée avec les illustrations de Laetitia Coryn sous le titre *Paroles d'honneur*. En revanche, ce troisième travail n'est pas un roman, mais plutôt un recueil de témoignages qui s'approche plus de l'essai et, dans lequel Slimani a rassemblé les différents témoignages de femmes marocaines sur leur vie et leurs expériences toujours en rapport avec la sexualité. Ces témoignages ont tous un élément en commun, et c'est la condamnation de l'hypocrisie et des contradictions qui semblent caractériser la société marocaine actuelle. Le principal objectif de Slimani, c'est de donner l'occasion et la liberté aux femmes de s'exprimer dans l'espace public, et elle le fait à travers la revendication de leur liberté de parole.

Ce dernier travail de Slimani a eu une grande répercussion et il a également fait naître d'importantes polémiques, surtout dans les domaines les plus conservateurs de la société marocaine. Cependant, malgré la polémique, il faut avouer que ni le livre ni la bande dessinée n'ont été censurés au Maroc. D'autre part, Leïla Slimani n'est pas la première femme marocaine à avoir osé aborder des sujets comme la sexualité, et il nous faut citer des sociologues marocaines féministes qui ont écrit des œuvres capitales, comme Fatima Mernissi et son *Sexe, idéologie, islam* (Mernissi, 1985) ou *Rêves de femmes : une enfance au harem* (Mernissi, 1996), et Soumaya Naamane Guessous et son *Au-delà de toute pudeur : la Sexualité féminine au Maroc* (Naamane Guessous, 1988) ou *Nous les femmes, vous les hommes !* (Naamane Guessous, 2013). En prenant ces sociologues comme référence, le parcours entamé par Slimani diffère de celui de ses précurseurs, parce qu'elle n'a pas voulu faire une étude sociologique mais plutôt un travail d'écoute et de diffusion de la voix des femmes. Ainsi, cette démarche lui aura permis d'être plus près des femmes, tout en ajoutant des données sur les lois, les pourcentages et les statistiques marocaines en matière de sexualité.

Au début du livre, Slimani nous met au courant de la situation d'une manière générale, en apportant des données et des chiffres et en présentant les lois qui illustrent la situation de la sexualité au Maroc. Parmi ces données, nous pouvons lire des chiffres terribles concernant notamment la situation des femmes : la loi marocaine punit durement tout acte sexuel en dehors du mariage, ainsi que la prostitution et l'homosexualité. Le fait que la loi soit tellement dure, favorise que les citoyens marocains cherchent des voies en dehors de la loi pour pouvoir vivre une sexualité épanouie et épanouissante, ce qui empêche souvent de vivre sa sexualité avec normalité et en liberté. En conséquence, face à cette loi restrictive et punitive, Slimani affirme que le discours de la société et aussi des autorités marocaines encourage les gens à agir en cachette : chacun peut faire ce qu'il veut s'il le fait en cachette. D'après les mots de Slimani : « Tous ceux qui détiennent l'autorité – gouvernants, parents, professeurs – tiennent le même discours: “Faites ce que vous voulez, mais faites-le en cachette” » (Slimani, 2017c: 17).

En rapport avec la place que la femme occupe dans cette société marquée par l'hypocrisie et les interdictions de la loi vis-à-vis de la sexualité, Slimani souligne très souvent le fait que la plupart de ces lois du code pénal punissent les femmes. C'est-à-dire parmi les lois et les interdictions qui pèsent sur la vie sexuelle des citoyens marocains, la grande majorité font référence au comportement et aux mœurs des femmes, ce qui renforce davantage les différences entre hommes et femmes. Voici ce que Slimani dit : « Car si la société se montre indulgente à l'égard du corps masculin, qui doit exulter, pour les femmes, tout est interdit en dehors de la conjugalité » (Slimani, 2017c : 27).

Face à cette réalité, Slimani se lance dans une forte revendication des droits sexuels des femmes dans ce livre, parce qu'elle est persuadée que la liberté sexuelle permettra aux femmes de sortir de leur situation de dépendance et de soumission vis-à-vis des hommes. Dans l'extrait qui suit, Slimani affirme que le fait de défendre les droits sexuels des femmes, c'est défendre les droits des femmes en général. En plus, elle qualifie la situation vécue par les femmes marocaines de « misère sexuelle généralisée », et elle considère que l'hypersexualisation de la femme provoque l'effacement de sa véritable identité. Avec cette dernière affirmation, Slimani souligne que le non-respect des droits sexuels des femmes au Maroc provoque que l'identité, le statut et le corps de la femme soient niés, condamnés au silence et à la vie en cachette

et, pour faire face à cette situation, c'est-à-dire pour défendre les droits des femmes, Slimani pense qu'il faut revendiquer leurs droits sexuels :

Non seulement les droits sexuels font partie des droits humains, mais on peut considérer que c'est par le biais de la sexualité que la domination masculine s'est établie dans de multiples civilisations. Défendre les droits sexuels, c'est défendre directement les droits des femmes. À travers le droit de disposer de son corps, de s'affranchir de son cercle familial pour vivre une sexualité épanouissante, ce sont des droits politiques qui se jouent. En légiférant dans ces domaines, on donnera aux femmes les moyens de se défendre contre la violence masculine et les pressions familiales. La situation aujourd'hui n'est plus tenable. À savoir, une situation de misère sexuelle généralisée, en particulier pour les femmes, dont les besoins sexuels autres que la reproduction sont tout simplement ignorés ; des femmes qui sont soumises à l'impératif de la virginité avant le mariage et à la passivité ensuite. Une femme dont le corps est soumis à un tel contrôle social ne peut pas jouer pleinement son rôle de citoyenne. En étant à ce point « sexualisée », exhortée au silence ou à l'expiation, la femme est niée en tant qu'individu (Slimani, 2017c : 19-20).

Après cette première partie du livre, le lecteur a l'occasion de lire directement les témoignages des femmes que Slimani a interviewées. Dans tous les cas il s'agit de femmes, sauf un témoignage d'un policier de Rabat et un autre du sociologue Abdessamad Dialmy. Parmi ces femmes, il y en a qui ont été victimes de viols, des homosexuelles, des veuves, des prostituées, celles qui ont dû avorter, des célibataires, des femmes battues, etc. C'est-à-dire dans la plupart des cas, ce sont des femmes qui sont restées en dehors de la légalité marocaine, à savoir qui ont choisi ou qui ont dû vivre des situations qui ne concernent ni la virginité ni le mariage, seules options légales et légitimes pour les femmes marocaines, et donc, qui ont dû subir le poids et les accusations de toute la société marocaine sur elles.

Dans ce contexte plein de contradictions et marqué par l'hypocrisie, Slimani apprécie le travail fait par les sociologues et les chercheurs féministes, mais elle reconnaît en même temps qu'il reste un long chemin à parcourir. Par exemple, Slimani recueille les mots de la féministe égyptienne Mona Eltahawi, qui considère que pour que la femme puisse s'épanouir complètement, il est indispensable de mettre en place un processus de prise de conscience : « L'émancipation, me disait-elle, est d'abord conscientisation. Si les femmes n'ont pas pris la pleine mesure de l'état d'infériorité dans lequel elles sont maintenues, elles ne feront que le perpétuer » (Slimani, 2017c : 44).

Avant de finir avec cette étude de l'œuvre *Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc* de Leïla Slimani, nous ferons brièvement allusion au thème de la religion avec l'intention d'étudier la grande influence que la religion musulmane dans ce cas-là, exerce sur la vie sexuelle des femmes marocaines d'après Slimani. Dans ce livre, Leïla Slimani présente la religion comme étant une excuse dont une partie de la société marocaine se sert pour éviter de confronter directement le problème de la sexualité. Face à cette réalité, Slimani revendique la nécessité de finir avec cette instrumentalisation de la religion qui, selon elle, n'est pas aussi restrictive que les secteurs les plus traditionalistes de l'islam le prétendent.

En rapport avec le thème de la religion, Slimani cite les propos de la chercheuse, médecin, théologienne et représentante de la pensée réformatrice marocaine Asma Lamrabet, qui croit que les femmes marocaines sont soumises à une pression sociale terrible parce qu'elles doivent supporter le poids de toute la société, comme si l'honneur et l'attachement religieux de toute la société marocaine reposait sur les épaules des femmes et était déterminé par leur comportement, leur apparence ou leur rapport au sexe : « Nous vivons dans des sociétés où le religieux s'est renforcé et où la femme est censée représenter l'identité musulmane. Le corps de la femme a une pesanteur terrible. La visibilité des femmes détermine le degré d'islamisation d'une société. L'honneur, l'image, la transmission, la vertu, tout repose sur les épaules féminines » (Slimani, 2017c : 115).

Finalement, nous citerons les propos de la sociologue égyptienne Shereen El Feki, des propos que Slimani a voulu recueillir dans son ouvrage pour critiquer le contrôle social que la religion exerce sur les femmes marocaines : « La religion est un outil de contrôle social, particulièrement sur les femmes et sur les jeunes. Plus les régimes sont sous pression, plus ils répriment la sexualité sous le voile de l'islam » (Slimani, 2017c : 127).

Conclusions

Après avoir étudié les principales œuvres de Leïla Slimani, nous sommes en état d'affirmer que la présence de l'identité féminine et de ses représentations sociales actuelles dans sa démarche littéraire naissante non seulement est indéniable mais, qu'en plus, depuis ses premiers écrits jusqu'à maintenant, la situation, le comportement, le mode de vie et, surtout, la volonté de laisser entendre la voix des femmes, semble avoir considérablement augmenté dans son œuvre.

Mais, s'il nous fallait souligner la principale caractéristique du travail littéraire de Slimani, un travail sans doute très engagé, nous pourrions dire qu'il s'agit de la grande confiance qu'elle fait à la littérature et aux mots du langage car, chaque fois qu'elle a voulu montrer le corps, l'identité et la souffrance de la femme, elle a décidé de le faire à travers la littérature. C'est-à-dire aussi bien dans ses deux premiers romans que dans son dernier recueil de témoignages, Slimani ne cherche pas à faire une étude sociologique de la situation de la femme dans la société actuelle. Il est vrai que dans ses livres, elle analyse la place occupée par la femme actuelle dans la société, ainsi que les attentes que la société actuelle projette sur l'image de la femme mais, dans le cas des deux premiers romans, c'est à travers les personnages et les histoires d'Adèle et de Louise qu'elle a décidé de le faire, à savoir par le biais de deux fictions ; et, dans son dernier travail, elle a voulu recueillir les témoignages des femmes directement, mot à mot. Voilà pourquoi nous pouvons affirmer qu'il y a une revendication du pouvoir de la littérature, des mots et de la parole des femmes de la part de Leïla Slimani et, de cette manière, c'est la littérature qui donne l'occasion et le pouvoir aux femmes pour s'exprimer et pour faire connaître leur situation.

Comme dernier exemple, nous citerons les propos de la sociologue Fatima Mernissi qui, dans l'extrait qui suit, déclare que, selon elle, ce sont les mots qui redonnent le pouvoir aux femmes, et que c'est grâce aux mots que les femmes cessent d'être de simples objets et deviennent des individus épanouis. Ces mots nous permettent donc de mieux comprendre la volonté de Slimani de faire confiance à la littérature comme le moyen de lutter pour les droits des femmes :

Pour la sociologue marocaine [Fatima Mernissi], si Shéhérazade est un personnage si extraordinaire, ça n'est pas parce qu'elle incarnerait la femme orientale séductrice et lascive mais, bien au contraire, parce qu'elle reprend ses droits sur le récit, qu'elle n'est plus seulement objet mais sujet de l'histoire. Les femmes doivent retrouver le moyen de peser sur une culture qui est l'otage des religieux et du patriarcat. En prenant la parole, en se racontant, elles usent d'une des armes les plus puissantes contre la haine et l'hypocrisie généralisée. Les mots (Slimani, 2017c : 14).

En outre, lorsqu'elle évoque les pouvoirs de la littérature, Slimani mentionne souvent la capacité de la littérature à franchir les frontières et à vaincre les préjugés. En littérature, grâce au rapport d'intimité et de confidentialité particulier qui surgit entre le lecteur et l'écrivain, Slimani est parvenue à gagner la confiance de ces femmes marocaines qui ont décidé de lui confier leurs témoignages et, grâce à cette complicité, ces femmes ont eu la force et la nécessité même de lui raconter leurs expériences les plus intimes. Nous parlons ici des nombreux entretiens que Slimani a eus avec ces femmes marocaines avant de commencer à écrire son dernier livre, parce qu'il ne faut pas oublier que certaines de ces femmes ont contacté Slimani au Maroc, lors de la présentation de son premier roman, et c'est grâce à ces premiers entretiens dans lesquels ces femmes se sont senties à l'aise pour se confier à Slimani, que l'écrivaine a eu l'idée d'écrire un recueil de témoignages sur la vie sexuelle au Maroc. C'est-à-dire nous pourrions affirmer qu'avec son premier roman, Slimani est parvenue à construire et à établir ce rapport de confiance et d'intimité dont seule la littérature est capable, ce qui a ensuite encouragé ces femmes à partager leurs expériences avec l'écrivaine. C'est précisément ce pouvoir de la littérature dont Slimani fait l'éloge dans ce dernier extrait :

À l'issu des rencontres, de très nombreuses femmes sont venues vers moi avec le désir de parler, de me raconter leur histoire. Le roman a ceci de magique qu'il institue un rapport très intime entre l'écrivain et son lecteur et qu'il fait tomber les barrières de la pudeur ou de la méfiance. Avec elles, j'ai passé des heures extraordinaires. Cette parole-là, j'ai voulu la restituer, comme le témoignage poignant d'une époque et d'une souffrance (Slimani, 2017c : 12-13).

Referencias bibliográficas

- Beauvoir, S., (1986) *Le deuxième sexe*. Vol II. Paris, Gallimard.
 Bourdieu, P., (1998) *La domination masculine*. Paris, Éditions du Seuil.
 Delpierre, A., (2017) « Disparaître pour servir : les nounous ont-elles un corps ? » in *L'homme et la société*. N° 203-204, pp. 261-270.
 Despentès, V., (1994) *Baise-moi*. Paris, Florent Massot.
 Despentès, V., (1998) *Les jolies choses*. Paris, Grasset.
 Despentès, V., (2006) *King Kong théorie*. Paris, Grasset.
 Despentès, V., (2010) *Apocalypse bébé*. Paris, Grasset.
 Ernaux, A., (1981) *La femme gelée*. Paris, Gallimard.
 Ernaux, A., (1988) *Une femme*. Paris, Gallimard.

- Ernaux, A., (2000) *L'évènement*. Paris, Gallimard.
- Fraisse, G., (1996) *La différence des sexes*. Paris, PUF.
- Fraisse, G., (2006) *Le mélange des sexes*. Paris, Gallimard.
- Fraisse, G., (2012) *La fabrique du féminisme*. Lyon, Le Passager Clandestin.
- Fraisse, G., (2016) *La sexuation du monde*. Paris, Presses de Sciences Po.
- Gervais, S., (2016) "La venimeuse *Chanson douce* de Leïla Slimani" in *Études*. N°12, pp. 93-94.
- Mernissi, F., (1983) *Sexe, idéologie, islam*. Paris, Tierce.
- Mernissi, F., (1996) *Rêves de femmes: une enfance au harem*. Paris, Albin Michel.
- Naamane Guessous, S., (1988) *Au-delà de toute pudeur: La Sexualité féminine au Maroc*. Casablanca, Eddif.
- Naamane Guessous, S., (2014) *Nous les femmes, vous les hommes !* Rabat, Marsam.
- Ngozi Adichie, C., (2014) *Nous sommes tous des féministes*. Paris, Gallimard.
- Slimani, L., (2014) *Dans le jardin de l'ogre*. Paris, Gallimard.
- Slimani, L., (2016) *Chanson douce*. Paris, Gallimard.
- Slimani, L., (2017a) *Le diable est dans les détails*. Paris, Éditions de l'aube.
- Slimani, L. & P. Lemaître (illustrations), (2017b) *Simone Veil, mon héroïne*. Paris, Éditions de l'aube.
- Slimani, L., (2017c) *Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc*. Paris, Éditions des Arènes.
- Slimani, L. & L. Coryn (illustrations), (2017d) *Paroles d'honneur*. Paris, Les Arènes BD.
- Slimani, L., (2018) *Comment j'écris*. Paris, Éditions de l'aube.